

## LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

## CHAPITRE I

(Suite)

—Attention ! z'ai placé l'oune près dé l'oultre les deux zounes cœurs, et, té ! z'en souis certain, l'incendie s'allouméra.

De ce moment le regard observateur du vieux Luco ne quitta ni le marquis ni la belle Écossaise.

Selon les traditions bretonnes, du reste, fort appréciées et fort approuvées par le nabab, le dîner se composait de plats innombrables ; les vins étaient sérieux : le service très bien fait, majestueusement, correctement.

La marquise veillait au bien être général, sa causerie ressemblait à la trame régulière d'un tissu sur lequel elle provoquait les invités à lancer des traits, à broder des fleurs.

M. Richebrae se multipliait ; il expliquait au flegmatique Écossais l'origine de ses vins, racontait ses voyages ; et, tandis que bordaux et champagne circulaient, il adressait à mistress Morridge un signe de tête gracieux un sourire engageant ; et mistress, avec un autre sourire plein de gratitude, tendait son verre.

Barbara Morridge s'était enfin dépoillée de ses voiles. On pouvait donc la contempler à loisir, avec une branche de roses contourant son chignon indigent, et des lunettes bleues adoucissant à son tendre regard l'éclat des lampes.

Elle mangeait, mangeait ; buvait, plus encore.

De la place où il demeurait presque silencieux, Mare de Réchan la regardait avec étonnement et trouvait le spectacle intéressant. de la nuance rose, le nez de la respectable dame était passé à la nuance carmin. Elle s'alourdissait, s'arondissait, et le carmin tournait au cranioïsi.

—Encore pensa Mare, en la voyant revenir pour la troisième fois au pudding fortement trempé de rhum. Quel capacité !

La capacité était grande, la tête solide car, lorsque le café fut déposé sur le guéridon de la terrasse, mistress Morridge se mit à siroter son moka, et à déguster son verre de liqueur dans un état de parfaite béatitude, mais l'esprit fort calme, fort libre.

L'air était pur, le ciel peuplé d'étoiles, la terrasse embaumée.

—Oun souperbe temps, pensait Luco, en venant enlever le plateau et la cafetière de vieil argent, oune douce soirée faite pour les rêves et l'amour. Si les deux zounes cœurs né palpitent pas, c'est qué lé mounde il a bien sanzé depouis ma belle zounesse,

Et tout en disparaissant, il continuait sous forme de monologue :

—Té, là-bas, dans mouu pays nous auriouns fait ouu peu dé mousique, zanté avec la mandouline... Mais, per Becco ! messieu, Castoun, il a la frondeur d'ouu glacoun, et la et la belle petite blounde, elle est fière comme oune princesse des Espagnes.

Luco avait raison. L'incendie ne s'allumait guère. Margaret, habituée à voir autour d'elle tout un essaim de folâtres papillons, toute une cour de jeune beaux, l'adulant, l'admirant, l'encensant en voulait quelque peu aux marins de leur réserve ; et, plus les deux amis lui étaient secrètement sympathiques, plus elle s'irritait de leur manque d'empressement.

D'habitude, miss Mac-Bayle apportait dans les salons une vive gaieté. Elle possédait, au

plus haut degré, la science de ces riens avec lesquels les gens du monde jonglent entre eux, de neuf heures à minuit, se souriant, s'attaquant, se défendant ; mais, ce soir-là, Margaret ne fit aucun frais ; elle prit plaisir, au contraire, à froisser Mare à froisser Gaston par l'excentricité de ses discours, forçant la note, et mettant dans une lumière outré ses fantaisies et ses caprices.

Assise près d'une table de chêne sculpté, où se trouvaient quelques livres de choix, elle les dédaignait pour feuilleter un album de modes, sur lesquelles elle paraissait méditer profondément.

Gaston, poussé par son grand-père, qui venait de lui reprocher son peu d'ammabilité, s'était approché, et maintenant regardait la gravure avec un intérêt simulé.

—Quelle délicieuse toilette ! fit-il enfin, pour rompre un long silence, dont la prolongation devenait embarrassante.

En parlant ainsi, il désignait un dessin de la *Mode illustrée*, représentant un costume très simple, mais du meilleur goût.

Prenant ces paroles pour un reproche direct adressé à sa mise étrange, Margaret rougit légèrement, plissa dédaigneusement les lèvres, et indiquant, du doigt, une autre toilette ultra-extravagante, ultra-tapageuse.

—Voilà mon goût, moi ; cette petite veste brodée, quelle grâce incomparable ! Demain, j'enverrai ce modèle à mon couturier en le chargeant d'en modifier la coupe. Charmant, plein d'effet sur le turf ce costume, cette ombrelle grangée d'or, cette jupe courte et ces flots de ruban cerise qui s'agiteront au vent.

Margaret était lancée.

—Oh ! moi, j'adore les courses, reprit la folle enfant, et les chevaux, et les jockeys, et les paris. J'ai gagné cent louis au comte de Mauriac. Le connaissez-vous ce noble personnage aux mains blanches et soignées, qui, avec tant d'art, sait loger, dans son orbite, son lorgnon carré sans monture ? Il a déjà croqué trois héritages, et maintenant, maintenant...

Elle s'arrêta, regardant en face ses interlocuteurs puis elle reprit, en remuant malicieusement la tête :

—Maintenant, Messieurs, il chasse à l'héritière ?

Mare et Gaston l'écoutaient avec une vive surprise.

—Hector de Mauriac, reprit Margaret d'un petit ton cavalier, est cependant fort aimable. Il invente de merveilleuses figures de cotillon ; il est plein de complaisances et court pour ses amis... Je lui confierai peut être Seymour. Vous ne connaissez pas Seymour ? Un pur sang, une bête superbe. J'ai fait des folies pour l'acquérir.

—Des folies... et vous l'avouez, répliqua Gaston, d'un accent persilleux.

Le sang monta au visage de Margaret, ses fins sourcils se contractèrent, elle releva la tête et resta quelques secondes ses yeux fixés sur Gaston ; puis avec un impertinent haussement d'épaules :

—Oui, certes, des folies ! cela vous étonne ? Sachez, marquis, que, dans ma tête blonde, j'ai tous les caprices, et que je ne veux jamais leur donner un refus.

—Je vous plains, miss, dit la voix assurée de Mare de Réchan.

Son regard croisa celui de l'Écossaise ; !! était si ferme, si droit, si puissant, que Margaret ne put le soutenir ; ses paupières fièrement levées s'abaissèrent et elle garda un long silence, très surprise, très outrée et très charmée à la fois de rencontrer deux caractères qui ne flattaient pas. Elle en voulait aux jeunes marins ; et néanmoins elle concevait pour leur franchise une profonde estime ; mais elle se gardait de leur laisser deviner

ce sentiment, et ne leur montrait que froidur glaciale.

À l'heure suivante, elle quitta le Roseoat. La baleinière glissait vers le yacht. Enveloppée dans un ample burnous, Margaret se tenait debout dans la lumière vaporeuse de la lune ; elle ressemblait à une Dame blanche. Mobile et changeante, sans rancune dans le cœur, elle souriait aux deux marins restés sur la grève, et agitait la main en signe d'adieu.

—L'étrange fille ! disait Gaston. Que penser de cette enfant terrible, tantôt emportée comme un ouragan, tantôt enfermée dans une réserve de glace ? En vérité, si cette jeune fille capricieuse est le produit de l'éducation moderne, j'en viendrai à regretter le "Tenez-vous droite et ne parlez pas, Mesdemoiselles !" dont on usait envers nos grand-mères. Quel aplomb à cette Écossaise ! Elle est riche, c'est vrai : admirablement jolie ; mais, mais...

—Mais la chasse à l'héritière n'a rien qui ne tente, et tu ne marcheras point sur les brisées du beau Mauriac.

—Je t'en réponds, mon cher Mare. Comment allier à l'idée du bonheur domestique cette figure sphinx ?

—Et pourtant, fit Mare devenu rêveur, il y a, je crois une âme généreuse cachée sous les folies de cet enfant. As-tu remarqué comme ses yeux sont devenus humides lorsque tu embrassais ta vieille Marie-Jeanne ?

Gaston ne fit aucune réponse alluma un londrès, et les deux amis reprirent le chemin du Roseoat.

Sur la terrasse ils aperçurent Luco assis devant un verre de chartreuse, et bourrant une grosse pipe d'écume, qu'il enveloppait d'un regard amical et dont il lustrait complaisamment, avec le pouce, le fourneau luisant et rebondi.

—En bien ! que fais-tu là, mon vieux Luco ? interrogea le marquis de Trémour, en lui frappant affectueusement sur l'épaule.

Luco se leva et élargissant des paupières :

—C'est mousieur Risbrae qui m'a permis dé boire à la santé oume petit coup dé surtrouze ; et pouis, zé sounze à faire votre bonheur sour cette terre, dans cette triste vallée dé larmes, mousieur Gaston.

Le jeune homme éclata de rire.

—Songe, songe, mon brave Luco, et trouve-moi dans la vallée de larmes quelque petit coin bien abrité, bien fleuri, que jamais ne baignera le fleuve amer.

Mare et Gaston passèrent, et Luco, demandant des inspirations à sa pipe d'écume, se mit à fumer languissamment.

—Zé né souis pas content, grommelait-il, mais pas content dou tout, bagasse ! Zé né connais plus rien à la zounesse. Ah ! dé mouu temps, dans mouu pays, deux zounes cœurs né seraient pas restés dé glace devant ouu album d'imazes. En tournant les pazes, ou ourait zoué dé la promelle... et puis lé livre fermé, ou ourait dansé ouu petite tarentella.

Tout en suivant du regard les spirales de fumée qui tourbillonnaient dans l'air Luco se dandinait sur sa chaise, se rappelant sans doute les tarentelles dansées autrefois sur les rives italiennes.

—Oui, fit-il en agitant tristement la tête, et revenant à sa chartreuse, oui, ou ourait dansé, sauté aux accords dé la mandouline les yeux auraient flamboutyé, lé zounne galant aurait ouffert quelque souperbe fleur à la belle : oune rouse, oune zasmun, oune myosotis d'azour... et, per Becco ! les cœurs sé seraient alloumés.

Luco se prit à réfléchir avec mélancolie ; puis, relevant brusquement la tête :

—Faut croire que c'est le souleil de mon